

N° 26
JUILLET
AOUT
SEPTEMBRE
1961

Nouvelles du MEXIQUE

NOUVELLES DU MEXIQUE

Revue trimestrielle fondée en 1955 par Jaime Torres Bodet



N° 26

- juillet - août - septembre -

1961

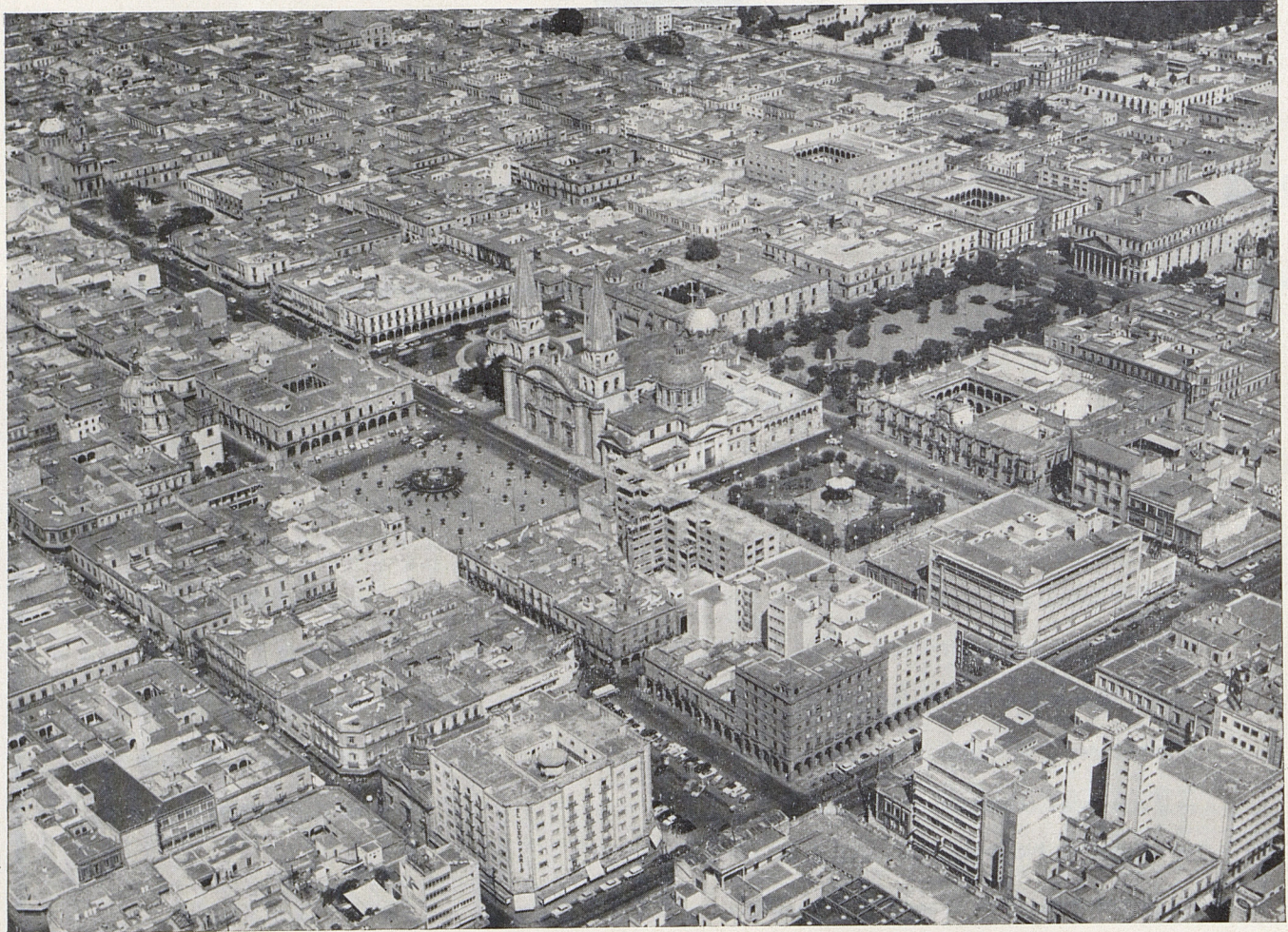
Sommaire

Première de couverture : Indien "Tarahumara" (État de Chihuahua)

- Guadalajara Luis Paez Brotchie
- La danse préhispanique Vicente T. Mendoza
- Le Mexique à la Conférence de Punta del Este Antonio Ortiz Mena
- Finances Publiques Banque du Mexique
- Problèmes économiques et sociaux Dr Ignacio Morones Prieto
- Le Ballet National Folklorique du Mexique.
- Livres mexicains récemment traduits.
- Deux peintres mexicains exposent à Paris,

Dos de couverture : "Ruano" (cape) tissé selon la technique du « sarape » de Saltillo (État de Querétaro).

AMBASSADE DU MEXIQUE EN FRANCE
SERVICES CULTURELS
9, RUE DE LONGCHAMP
PARIS (XVI^e)



Vue aérienne de Guadalajara (1961)

GUADALAJARA EN SYNTHÈSE

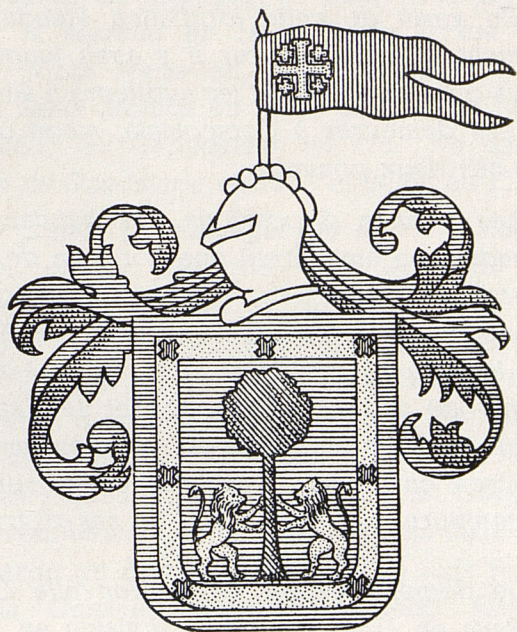
par Luis PAEZ BROTCHE

Historiographe,
Chroniqueur de la Ville de Guadalajara

GUADALAJARA	<i>mot d'origine arabe, « Rio entre piedras » (fleuve entre les pierres)</i>
ETAT DE JALISCO	<i>signifie « En superficie de sable »</i>
Etendue	<i>156 kilomètres carrés</i>
Position géographique	<i>103°20'22" à l'Ouest de Greenwich, 20°40'37" de latitude Nord</i>
Altitude	<i>1.545 mètres au-dessus du niveau de la mer</i>
Climat tempéré	<i>Température moyenne de 20° Centigrade : minima —3° C, maxima 34° C.</i>
Population	<i>377.928 habitants (Recensement de 1950), 738.393 habitants (Recensement de 1960).</i>

FONDÉE le 5 janvier 1532, Guadalajara était élevée au rang de ville et recevait ses armes, par patentes royales délivrées par Charles-Quint, le 8 novembre 1539.

En raison de son étendue et de sa position géographique avantageuse, l'Audiencia y était installée, et Guadalajara fut déclarée capitale du Royaume de la Nouvelle Galice, le 10 mai 1560. Ainsi que le précisait le titre de « Royaume de la Nouvelle Galice », cette région était placée sur le même pied que la Nouvelle Espagne et, par conséquent, indépendante du Vice-Roi du Mexique, dont elle ne relevait que pour le régime militaire et certaines rétributions de services. Dans une





L'Hôtel de Ville
et
la Cathédrale

Ordonnance en date du 27 avril 1575, le roi Philippe II stipula que l'Audiencia de Guadalajara conserverait les mêmes honneurs et prérogatives que ceux reconnus à l'Audiencia de Mexico; par la suite, il lui conféra d'importantes représentations, destituant le marquis de Villa Manrique de ses fonctions de vice-roi, pour avoir envoyé des forces armées contre Guadalajara (1588) afin d'imposer à l'Audiencia le renvoi de son président Juan Nuñez de Villavicencio.

En vertu de cette juridiction étendue, un Evêché y fut érigé, car il y avait longtemps déjà que les prélats et les auditeurs n'aimaient guère demeurer à Compostela, siège officiel de ces deux pouvoirs.

Les bonnes dispositions des habitants de Guadalajara amenèrent une floraison de commerces, d'institutions, d'industries, d'édifices et de routes. « C'est là — écrivait don Alonso de la Mota y Escobar — que résident le Tribunal de la Real Audiencia et le Tribunal Ecclésiastique de l'Évêque, dont, en tant que centres, émane tout le gouvernement spirituel et temporel sur l'ensemble de ses districts ».

Le démembrement de la Nouvelle Galice débuta en 1784, lors de la division en inten-

dances de cette grande portion territoriale, par une partition en ce que sont, aujourd'hui, les États de Jalisco, Aguascalientes, Nayarit et Colima. Toutefois, son caractère de grandeur se justifiait par l'épanouissement, notamment à Guadalajara, de ses ateliers, institutions, par son activité et son mode de vie particulier. La Cathédrale existait déjà, dans les proportions de l'époque. Fray Pedro de Ayala en avait posé la première pierre en 1561. Le Séminaire avait été fondé en 1575, et le pre-

Le Jardin del Carmen et sa fontaine



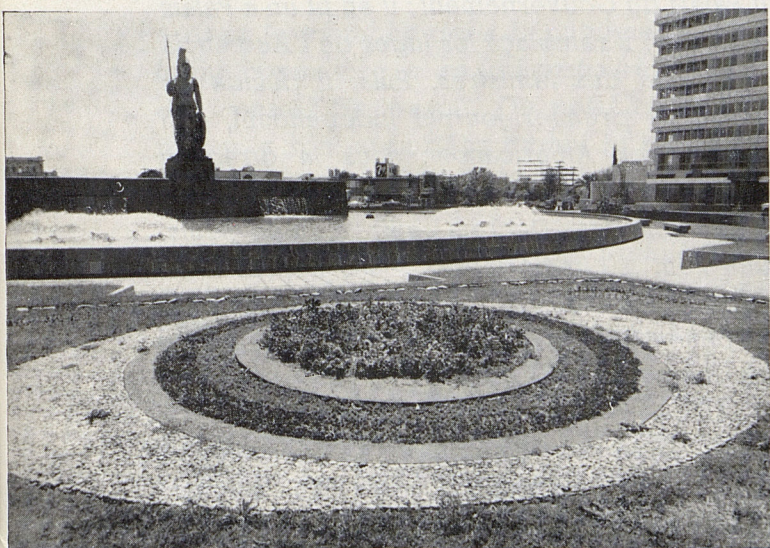
La Place d'Armes
 au fond :
 Le Palais du Gouvernement



mier Collège de jeunes filles, en 1576. La construction du Palais du Gouvernement fut entreprise en 1643. Peu après, les Jésuites ouvrirent des chaires, alors qu'Augustins et Dominicains arrivaient en ces lieux. Guadalajara posséda bientôt ses hôpitaux : d'abord celui de San Miguel, puis celui de Santa Veracruz.

Au milieu du XVIII^e siècle, la ville fut approvisionnée en eau provenant de Los Colomos.

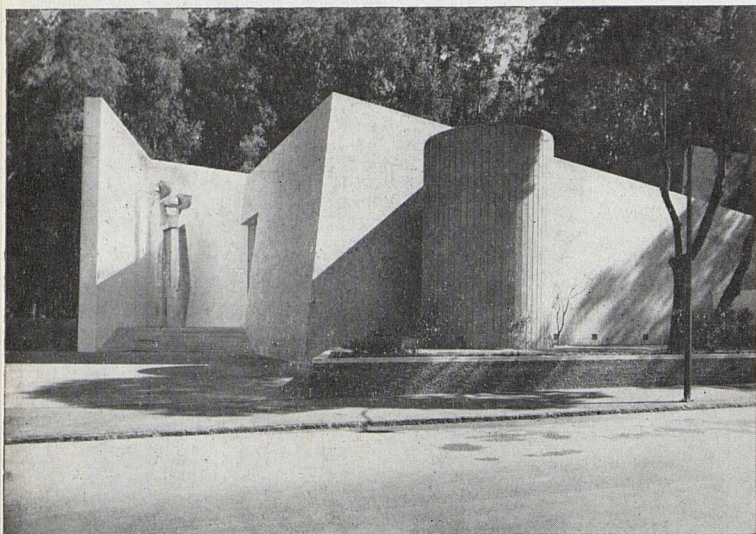
La fontaine " Minerva "



L'Alameda fut aménagée, la promenade prolongée jusqu'à l'embouchure du Rio de San Juan de Dios, et le Coliseo de Comedias donna sa première représentation. Un service régulier de communications fut assuré avec les villes de Mexico et de Zacatecas.

Pendant les trois siècles de l'ère coloniale des églises et des couvents furent érigés : San Francisco fut bâti à l'origine de la cité; San Sebastian de Analco (ermitage des Indiens de Tetlàn) en 1542; San Augustin en 1573; l'Université ou Colegio de Santo Tomas en 1591; la Merced en 1629; Santa Teresa en 1690; Jesus Maria en 1699; San Diego en 1703; Santa Monica en 1720; San Felipe Neri en 1752; les Capuchinas en 1761; le Sanctuaire de Guadalupe en 1777 et Belén en 1786.

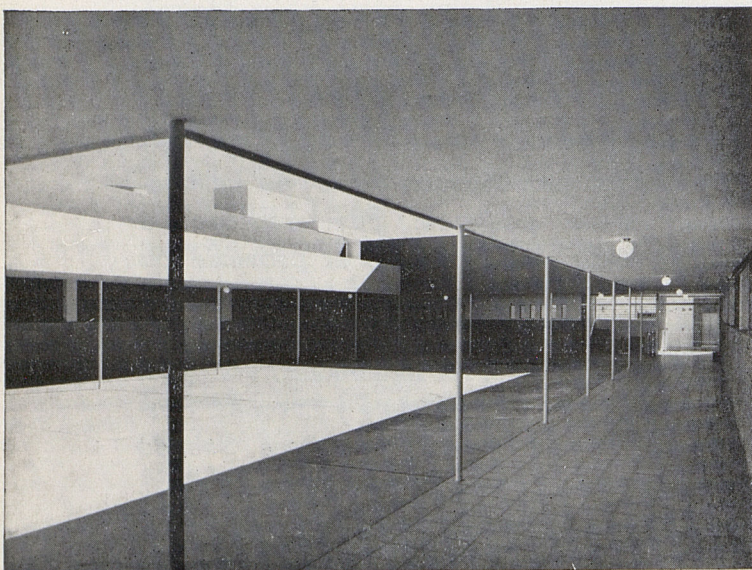
De grands personnages de la vie intellectuelle, de la politique, des arts, de la science, etc., originaires de la province ou venus y habiter, s'y firent brillamment remarquer. Il serait oiseux de les énumérer, et l'on risquerait d'en omettre. Néanmoins, l'on peut citer notamment : Tello, Mota y Escobar, Hernandez y Davalos, Agustin de la Rosa, Galindo Cyhavez, Manuel Lopez Cotilla, Martin Casillas,, Vernardo de Balbuena, Robles Gil, Luis Pérez Berdia, Gonzalez Martinez, Mariano Azuela,



Le Théâtre d'essai «Jalisco»

Cruz Ahedo, Pedro Moreno, José Antonio Torres, Gomez Farias, Ogazon, Vallarta, Ramon Corona, les docteurs Pablo Gutiérrez, Leonardo Oliva et des milliers d'autres gloires qui furent des chefs de l'Indépendance, des soldats de la Réforme, des maîtres de l'Art, des érudits, des poètes.

Intérieur de la garderie d'enfants N° 4
«Eva Sámano de López Mateos»



Point n'est besoin de faire l'éloge de l'œuvre léguée par deux philanthropes, qui ont construit à Guadalajara leurs propres monuments, grandioses sur le plan matériel et significatifs dans ce que l'on appelle maintenant l'Assistance Sociale; ayons pour eux de la gratitude, et, pour employer le mot propre appelons-les bienfaiteurs. Il s'agit de Fray Antonio Alcalde, qui donna à « l'humanité souffrante » l'Hôpital de Belén, et don Juan Cruz Ruiz de Cabanas y Crespo, qui offrit sa magnifique « Casa de Misericordia » (Hospice).

Fray Antonio Alcalde lutta de longues années contre tout ce qui s'opposait à la création d'une Université; ses efforts furent couronnés en novembre 1792. Il est regrettable qu'il n'ait pu assister à son ouverture, car il mourut trois mois auparavant : le 7 août. La première imprimerie fut, elle aussi, installée tardivement, en 1793, mais cela n'ôte aucun mérite à cet événement capital.

Guadalajara s'était ralliée à la cause de l'Indépendance dès le mois de septembre 1810. L'Insurgent José Antonio Torres, après maints combats avec les royalistes qu'il avait vaincu, entra triomphalement dans la ville le 11 novembre.

Hidalgo, le Père de la Patrie, s'installait le 26 au Palais du Gouvernement; il en fit un « Palais National »; il remplaça les juges de l'Audiencia et désigna des Ministres. Puis, il décida de publier le premier journal indépendant, « El Despertador Americano », sous la direction du Dr José Francisco Severo Maldonado; il promulgua les Décrets qui, à eux seuls, suffiraient à l'immortaliser : ses nobles aspirations, ses idéaux élevés, résident dans l'abolition de l'esclavage et dans la restitution des terres aux paysans.»

Des épisodes singuliers se déroulèrent jusqu'à la proclamation du Plan d'Iguala (1821), lequel devait consommer l'Indépen-

dance. De nouveaux noms firent leur apparition. La « Députation Provinciale » déclara adhérer au système représentatif fédéré et décréta l'instauration de l'État Libre de Jalisco, avec Guadalajara pour capitale.

Don Prisciliano Sanchez en fut le Premier Gouverneur Constitutionnel, du 24 janvier 1825 au 30 décembre 1826. Celui-ci donna à l'État une structure politique, administrative et économique.

Don Benito Juarez, reconnu Président de la République, installa son Gouvernement à Guadalajara le 14 février 1858. Ses ministres et lui-même y passèrent des heures critiques à la suite du pronunciamiento de Landa. Juarez lui-même se répandit en éloges de ce genre : « L'esprit du peuple de Guadalajara a avivé notre foi... L'histoire est digne de son cadre, car Jalisco est une terre consacrée par le courage et la liberté. »

Du fait de la guerre, la cité connut la ruine et son territoire fut dévasté. Seule la force de chefs et de héros comme Santiago Xicoténcatl, de stratèges aux dons extraordinaires tels que don Ignacio Zaragoza, aida à la rebâtir.

L'Intervention Française et l'occupation par l'Empire provoquèrent une attitude hostile de la part des citoyens.

Avec le triomphe de la République, Guadalajara commence à se reconstruire, ouvrant des centres de travail. De notables améliorations y sont apportées durant le gouvernement de don Ignacio L. Vallarta.

Au début du XX^e siècle, les premiers travaux d'assainissement sont entrepris. L'eau potable y est amenée, en provenance de Los Colomos. On canalise également le Rio de San Juan de Dios. L'asphaltage des rues fait son apparition; de nombreuses artères sont ouvertes. La capitale est embellie selon le style de l'époque du « porfirisme ».

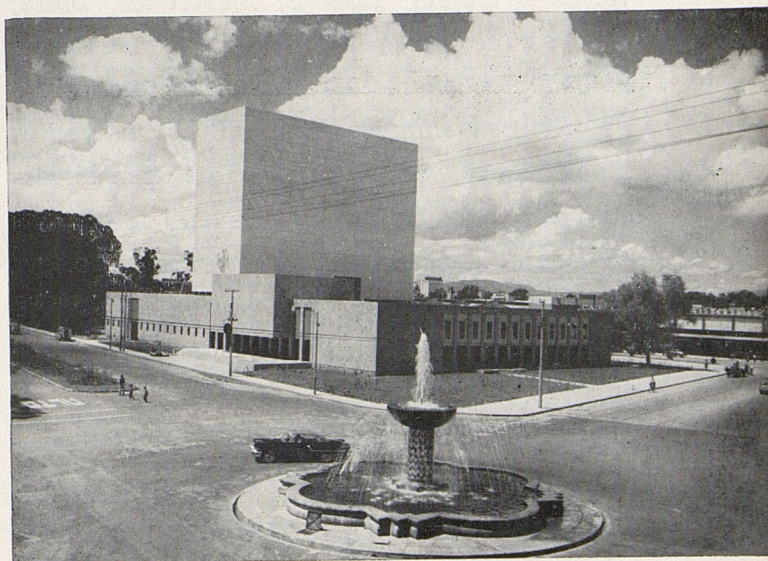


La Place Juárez

Par sympathie pour l'anti-réélectionnisme, de nombreux étudiants et ouvriers se rallièrent au « maderisme » et aux principes sociaux de la Révolution de 1910. La fin de la dictature fut marquée par des manifestations d'allégresse de la population.

L'Université de Guadalajara fut créée en 1925.

La Maison de la Culture





La façade du Théâtre Degollado

De nouvelles industries s'installent, et l'initiative privée entreprend de grands travaux. De nombreuses usines fabriquent des produits variés : ciment, biscuits, bicyclettes, bière, filatures et tissages, vaisselle, chaussures, emballages, allumettes, fonderies, emboîtage de denrées alimentaires, mise en bouteilles d'eaux gazeuses, industries de transformation, etc., etc. En outre, l'on voit sortir des ateliers de gracieux objets de céramique, qui font la renommée de cette région de poterie (région dont on connaît la fameuse boisson appelée « tequila ».)

Grâce à la planification, la « Zone industrielle » a été fixée au sud de la ville, où seront concentrées toutes les usines actuelle-

ment dispersées. Son étendue utile est de 272 hectares. L'édification — déjà en cours — de cette « Zone industrielle » revêt une importance capitale du fait de la pression explosive d'usines, qui doivent nécessairement être installées loin du centre urbain, et aussi en vue de mieux mettre en valeur l'aspect de la ville.

La création de cités ouvrières de 100.000 habitants, est un des sujets qui préoccupent particulièrement les pays avancés, dont les gouvernements confient cette mission aux Universités et aux experts urbanistes, afin que ceux-ci mettent en commun leurs idées scientifiques et techniques.

Malgré les agrandissements et les nouveaux édifices, Guadalajara n'a rien perdu de son cachet typiquement seigneurial. L'on peut y admirer, au milieu de vastes jardins ou de places coquettement arrangées : le Palais du Gouvernement, le Palais Municipal, la Cathédrale, le Théâtre Degollado, le Théâtre d'Essai,

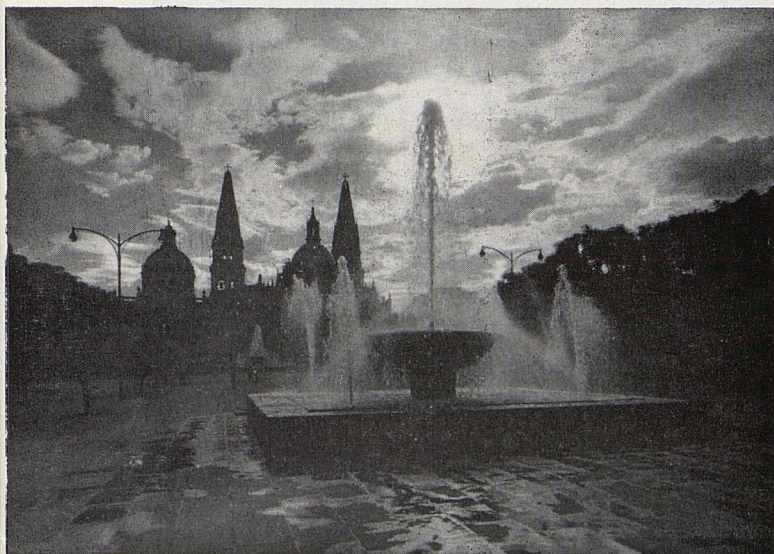
Le Musée d'Etat



la Maison de la Culture, le bâtiment du Musée, l'Hôpital de Belén, les églises de San Francisco et de San Agustin, ainsi que d'autres temples de l'ère coloniale. Les nouvelles constructions, les monuments et les fontaines sont dignes d'être visités. Les jardins se sont multipliés; dans tous les espaces libres et dans les corbeilles des allées on cultive des fleurs et des arbustes ont été plantés. Des édifices fonctionnels ont surgi, construits par le Gouvernement de l'État de Jalisco (Service des Pensions), notamment des habitations à loyer modéré, la Gare centrale des Transports automobiles, un immeuble d'habitation moderne (où sont respectées la personnalité et l'autonomie de chacun), la Maison de la Culture et la Bibliothèque Publique, où sont rassemblées les archives et qui est le siège de diverses sociétés scientifiques et culturelles; enfin, un parc de voitures, souterrain, devant la Cathédrale.

La Municipalité a créé et mis en service des Garderies d'enfants, des marchés, dans

Place de la Libération



« Don Miguel Hidalgo y Costilla »

Fresque de José Clemente Orozco
(grand escalier du Palais du Gouvernement)

les centres peuplés; elle a adopté le pavage moderne pour les blocs d'immeubles, dans certains quartiers éloignés ainsi que pour de larges avenues, l'éclairage et d'innombrables services; mesures qui donnent toute son importance à cette capitale.

Le Palais Municipal a suivi le tracé de l'architecture coloniale, avec la sobriété et l'ampleur requises pour des locaux où siègent les Autorités de la ville.

Outre que Guadalajara offre un agréable séjour à ses visiteurs, l'esprit affable et hospitalier de ses habitants leur laisse un souvenir sympathique, qui les incite à revenir.

LA DANSE PREHISPANIQUE

par Vicente T. MENDOZA

*Membre de l'Institut des Recherches Esthétiques
de l'Université Nationale de Mexico*

DANS ses « Memoriales », Motolinia dit que « l'on désignait par le mot *maceualiztli* (de *maceua*, danser, faire pénitence) la danse et le ballet préhispaniques. On employait aussi le mot *netotiliztli* (de *netolli*, vœu ou promesse), et ces deux termes portaient d'une conception ayant pour racine l'idée de vœu ou « *merecimiento* » (mérite). « Au cours de ces fêtes — poursuit Motolinia — ils n'appelaient pas seulement leurs dieux, qu'ils honoraient et louangeaient par des chants à voix, mais aussi avec leur cœur et avec les sens du corps... Ils avaient et employaient bien des manières; ainsi, les remuements de la tête, des bras et des pieds avaient pour but de faire appel aux dieux et de les servir, et c'est pourquoi on appelait *maceualiztli* (pénitence ou mérite) cet art délicat qui consistait à élever leurs cœurs et leurs sens vers leurs démons et de les servir avec toutes les dispositions du corps, ainsi que cet exercice tendant à préserver un jour et une partie de la nuit... ». Comme la danse avait un sens profondément religieux et magique, toute erreur modifiait leur propos et constituait une véritable atteinte au bien-être public.

Il y avait aussi des danses de plaisir. Pour les qualifier, on employait le mot, indiqué ci-dessus, de *netotiliztli*, qui avait aussi — selon Motolinia — le sens de danse de réjouissance. Par là, on célébrait les fêtes de caractère personnel.

Les écoles de danse jouissaient d'une importance notoire dans le cadre du mécanisme de l'État. Durán relate qu'il y avait des académies de danse spécialisées dans les centres importants comme Tenochtitlan,



Danse aztèque

(Codex de Florence, XXIII. 19 - Musiciens)

Tetzco et Tlacopan. Ces académies avaient des horaires fixes qui étaient observés par les élèves jeunes garçons et jeunes filles, toujours guidés par des précepteurs, vieillards de leur sexe respectif, qui les rassemblaient chez eux pour les conduire à l'école et dont la mission principale était de veiller à leur bonne tenue.

Les académies s'appelaient *mixcoacalli* (maison de la voie lactée). Les élèves attendaient dans des pièces séparées — les unes pour les garçons, les autres pour les filles — et, quand les musiciens commençaient à jouer, ils en sortaient, choisissaient leur cavalière et y recevaient un enseignement sérieux.

(1) De l'ouvrage « Esplendor del México antiguo », dans lequel Vicente T. Mendoza fait la synthèse d'un article de Covarrubias, paru dans les Nos 8 et 9, de la Revue *Artes de México*.

Les notables et l'empereur manifestaient un vif intérêt pour le *mixcoacalli* et ils assistaient fréquemment aux séances. Certains d'entre eux intervenaient dans l'organisation, enseignaient des pas de danse et dictaient les thèmes des chants.

Xochipilli ou *Macuilxóchitl*, dieu de la musique, était aussi le dieu de la danse. Une statue de pierre le représentant, était placée dans une niche du patio de l'école. Il y recevait des offrandes de fleurs.

Il y avait aussi d'autres divinités particulières de la danse. Certaines d'entre elles portaient au cou un insigne spécial, en forme de virgule ou d'un ongle de félin, percé en son milieu.

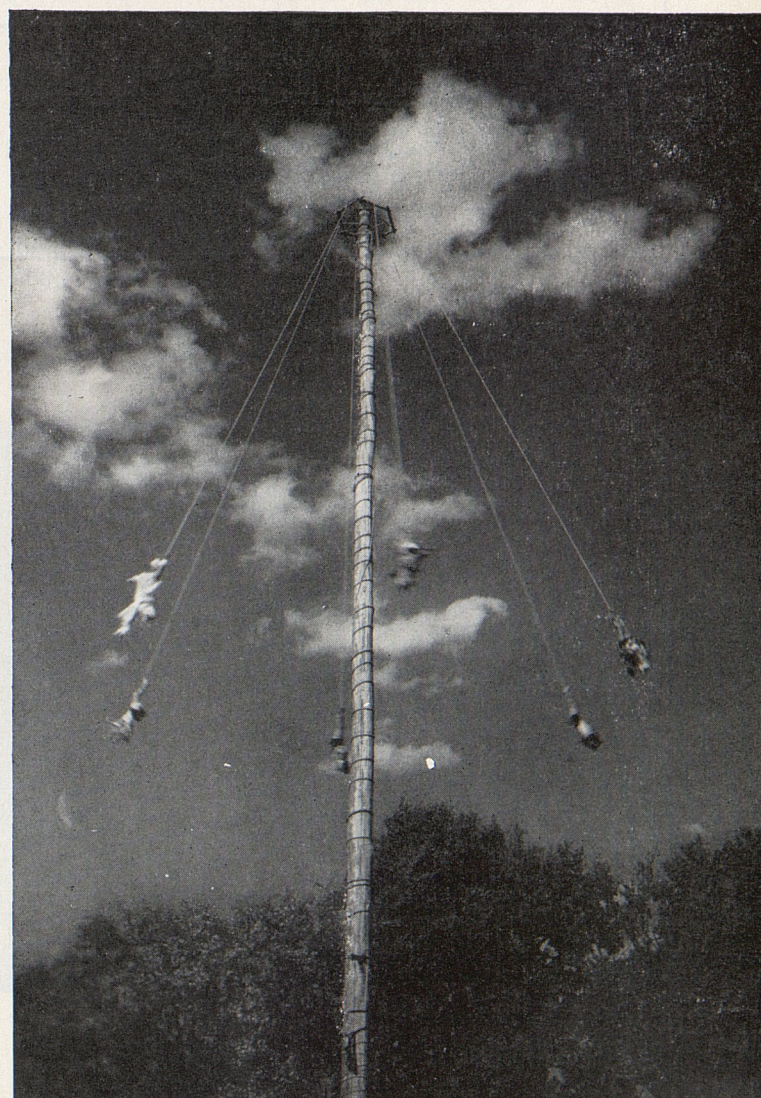
La musique qui accompagnait la danse était apparemment plus complexe que ne le suggère la simplicité des instruments; elle consistait en chorals sur un fond rythmique ou un accompagnement d'instruments à percussion, dans lequel la combinaison du grand tambour vertical — le *ueuetl* — et du gong de bois à deux tons — le *teponaztli* —, était la base. Selon les chroniqueurs, les joueurs de *ueuetl* commençaient à jouer sur un rythme lent et un ton bas, qui changeaient au fur et à mesure de la danse, en augmentant petit à petit de volume, en variant et en accélérant. Les autres instruments employés pour les danses étaient : les trompettes (comme celles des fresques de Bonampak) ou de grands escargots marins, les ocarinas et les sifflets, les flûtes de laiche, d'os ou d'argile, depuis les plus simples jusqu'aux doubles ou quadruples, qui révèlent un sens fort complexe de l'harmonie. La base de la grande musique de danse était le maniement habile d'ensembles choraux; il y avait des chants de guerre, d'amour, de louange aux dieux et aux seigneurs, et tous les chroniqueurs insistent sur le fait que les danses étaient accompagnées de chœurs qui stupéfiaient les Espagnols, par leur discipline et leur perfection.

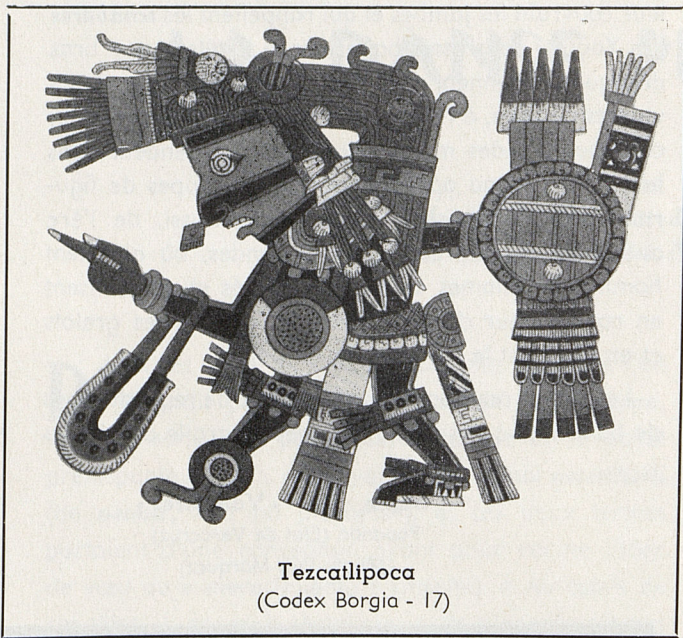
Dans le monde entier, la danse apparaît dès le début de la civilisation, et il est naturel que le Mexique s'y soit fait remarquer, même dans les plus anciennes cultures. D'intéressantes représentations de danseurs existent depuis les temps les plus reculés. A Tlatilco — qui appartient à la culture préclassique ou « archaïque » de la Vallée de Mexico (1400 avant notre ère) — l'on retrouve d'innombrables figurines d'argile et de danseurs portant des masques, « sonajas » entre les doigts et un autre genre de grelots

leur couvrant les jambes et qui rappellent les *tenabares* des Yaquis; de grosses ballerines, à la tête et aux bras disloqués, prennent des poses outrées dans leurs volants de fibre, à l'image des bayadères de Polynésie; certaines ont des motifs scintillants qui pendent dans le dos. A Colima appartiennent des groupes de figurines d'argile — sans doute, elles aussi, de l'ère archaïque — représentant des rondes, où alternent hommes et femmes se tenant enlacés et qui dansent en rond autour des musiciens, en agitant des grelots et en frappant le sol à coups de bâton.

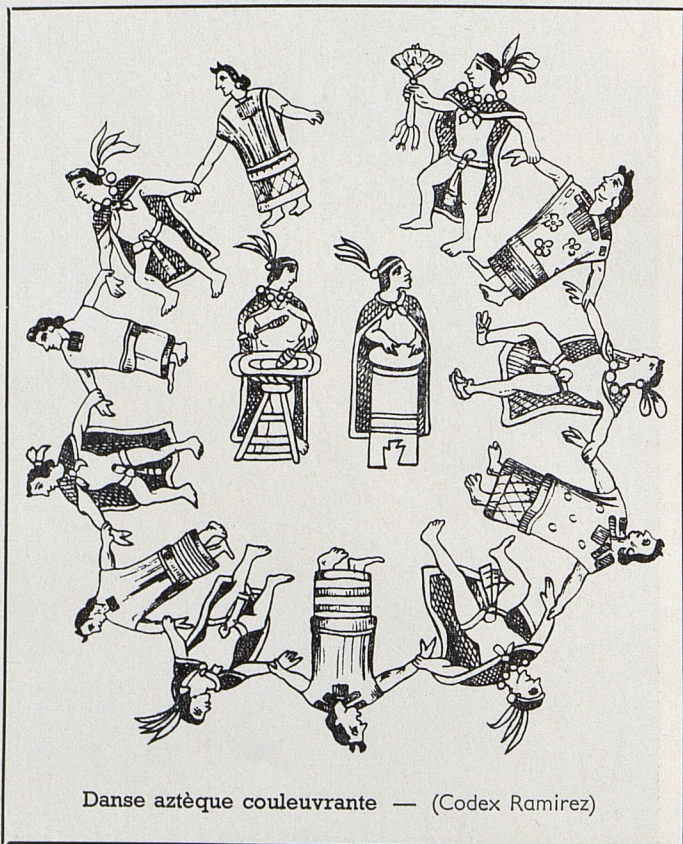
Les Mayas nous ont laissé beaucoup de reproductions de ballerines : fresques, moulages en argile ou pierres

Danse des « Voladores »
Papantla (Etat de Veracruz)
(Photo Luis Marquez)





sculptées en bas-relief dans les stèles. L'on connaît les scènes de danses avec travestissements d'animaux crabes, iguanes et lézards, ainsi que le grand ballet, dans les escaliers d'un temple, avec des danseurs somptueusement vêtus, des fresques de Bonampak.



La stèle d'Oxkintoc, dans le Yucatan, montre un couple de danseurs, dont l'un, un ancien, est dans une pose typique des danses d'Indochine. Le Musée National du Guatemala, possède des figurines d'argile, et certaine pièce de Jaina (État de Campeche) a une attitude élégante, qui rappelle certaines danses du Cambodge et du Siam. Les fameuses « cabecitas sonrientes » (petites têtes souriantes) de Veracruz, appartiennent à des figurines d'argile représentant des adolescents aux bras levés, les mains tendues, dans des attitudes de danse, et portant parfois des grelots. On trouve de nombreuses reproductions de danses dans les codex, principalement dans les « mexica », et le Codex Borbonicus contient un véritable trésor de renseignements sur les costumes et les danses de cérémonies.

Il est indéniable que la danse préhispanique était un des aspects les plus vigoureux et les plus populaires des cultures indigènes, et, à en juger d'après les opinions des chroniqueurs, l'on était bien loin du « huaraqueo », rythmique et monotone, que nous imaginons. On la compare constamment aux danses préclassiques d'Europe, et on se répand en éloges pour sa dextérité sa grâce et son agilité. Il semble qu'une stratification sociale s'établissait dans les danses; Duràn dit que les ballets des seigneurs étaient pausés et que l'on y chantait sur un mode grave, tandis que les bals de jeunes gens étaient des danses de plaisir, plus rapides, dont les chants étaient plus aigus, ce qui les différenciait des chants du peuple, qui se chantaient avec une voix de fausset, sur des rythmes plus rapides et des mouvements très violents, qui leur valaient le nom de « baile de comezón », *cuecucuehuycatl*, (la danse des démangeaisons).

Il y avait aussi des danses acrobatiques, telles que celles du *volador* et des *quetzalines* Duran nous décrit des danses sur échasses « d'une ou deux brasses de long », danses qui étaient exécutées avec grâce et légèreté autour d'un tambour. Dans la zone maya, au cours des années *muluc*, les vieilles dansaient sur des échasses, portant des chiens d'argile et des victuilles sur leurs épaules. Cet auteur mentionne

aussi la danse — illustrée par Clavijero — d'un individu qui évoluait en portant sur le dos deux hommes aux mains chargées de gerbes de fleurs et de plumes. Dans certaines danses guerrières — comme celle des Mayas, décrites par Landa —, près de huit cents danseurs, drapeaux en mains, évoluaient toute une journée « sans qu'aucun d'eux ne se trompât ».

La culmination de la danse avait lieu chaque mois, c'est-à-dire tous les vingt jours, au cours de grandes fêtes religieuses que l'on préparait avec soin longtemps à l'avance, en répétant les pas et les chants, en réglant les somptueux vêtements des prêtres et seigneurs ainsi que les énormes quantités de vivres consommés par les danseurs, musiciens et chanteurs, dont le nombre oscillait entre mille et cinq mille. A ces danses nationales participaient le peuple, la noblesse, les prêtres et l'empereur lui-même; le thème général en était une série de cercles concentriques et de grandeur progressive, qui tournaient autour des musiciens et des chanteurs. Chaque cercle était consacré à des âges et à des classes sociales différents : les anciens et les nobles dans les cercles intérieurs, les jeunes et la plèbe dans les cercles extérieurs, chaque cercle se mouvant en des directions et des temps différents, les plus étroits à pas lents et mesurés, les extérieurs plus rapides et plus animés, tandis que les derniers à entrer dans la ronde évoluaient à une vitesse vertigineuse. Les pas étaient exécutés sur un seul rang ou

par couples enlacés ou se tenant par la main, en avant en arrière et en revenant, tout en changeant de pas et de rythme sur l'indication des tambours ou des chanteurs. Certaines danses n'étaient exécutées que de temps à autre — comme celle de la fête *atamalqualiztli*, tous les huit ans — lorsqu'on pensait que les dieux allaient descendre pour danser avec les humains. Ces derniers se déguisaient en oiseaux, en papillons, en mouches et en hannetons, prenaient des couleuvres vivantes dans quelque fontaine et se les mettaient dans la bouche pour danser (Sahagùn).

Pour la fête de *toxcatl*, qui tombait le cinquième mois de l'année, on choisissait un jeune homme pour représenter le grand dieu Tezcatlipoca. On lui enseignait parfaitement la danse et la musique, et il apprenait à jouer de la petite flûte — très aigüe — d'argile, spéciale pour cette cérémonie. Tout au long de l'année, l'on en prenait soin comme du dieu lui-même, et il pouvait faire tout ce qui lui plaisait. Le jour de la fête, tout le monde revêtait ses plus beaux atours et les jeunes gens portaient des fleurs blanches. Et l'on tournait; le jeune Tezcatlipoca conduisait les « danses plébéiennes » en « couleuvrant » comme dans les bals populaires de Castille; puis, il dansait la *tlannahua* « danse enlacée ». La journée se passait ainsi à danser gaiement aux accents de la petite flûte, jusqu'au moment où le jeune homme se livrait aux mains de ceux qui allaient le sacrifier.



«Teponaztli» de pierre avec le masque de Macuilxóchitl

LE MEXIQUE A LA CONFERENCE DE PUNTA DEL ESTE

par Antonio ORTIZ MENA

Ministre des Finances et du Crédit Public

A la Conférence Inter-américaine, Économique et Sociale, qui s'est tenue à Punta del Este (Uruguay). M. Antonio Ortiz Mena, Ministre des Finances et Chef de la Délégation Mexicaine à cette Assemblée, a exposé les points de vue suivants :

Esprit de coopération. —

Comme à toutes réunions inter-américaines, nous arrivons à celle-ci avec un nouvel esprit de rapprochement et de coopération sociale et économique, d'autant plus que les précédentes expériences nous ont donné une plus grande maturité et que les années nous ont amené, de plus en plus, à une meilleure entente. Aussi avons-nous acquis une plus nette conscience des possibilités d'adopter des mesures concrètes — à mettre aussitôt en application — de relèvement du niveau de vie des populations de l'Amérique Latine.

M. Ortiz Mena



Projets d'application immédiate. —

La Délégation du Mexique estime qu'il y a en Amérique Latine des projets fort intéressants, qui sont prêts à être mis en application dès maintenant et susceptibles de recevoir une aide financière extérieure, selon le nouveau programme inter-américain de développement économique et social. Il est également des branches d'activité économique (routes, irrigation, ports, instruction publique, chemins de fer, santé publique, énergie électrique, etc...) explorées systématiquement et sérieusement par les gouvernements de nos pays, bien qu'elles ne soient pas encore, dans tous les cas, intégrées dans un programme général de développement économique et social. Nous pensons que l'assistance financière extérieure devrait commencer aussitôt à s'occuper des projets spécifiques existant pour ces branches explorées, tandis que l'on élaborerait le programme général. Il faut bien comprendre aussi que seul le gouvernement de chaque pays aura la responsabilité d'assigner les priorités dans le cadre des projets, ainsi que l'ampleur qu'il désire donner aux secteurs de l'économie nationale, afin d'établir lesdits programmes généraux.

Développement économique et justice sociale. —

Dans l'Acte de Bogota, nous avons exprimé notre souci de voir tardivement les effets des programmes de développement économique, en ce qui concerne le bien-être social. Aussi avons-nous jeté les bases d'établissement d'un programme de développement social dans lequel ressortiraient les mesures qui, tout en répondant aux nécessités sociales, contribueront à augmenter la productivité et renforceront le développement économique. C'est-à-dire que nous reconnaissons que le développement économique et la justice sociale se complètent.

Il faut également souligner l'importance capitale du développement équilibré de l'agriculture et de l'industrie. Dans les sphères locale, régionale, nationale et internationale, les écarts entre les activités industrielles et agricoles retardent le progrès de certaines zones économiques dont le potentiel est important. Le marché intérieur est un élément irremplaçable pour renforcer l'industrie nationale ; si ce marché est vaste et fort, la compétition sur les marchés extérieurs sera moins exposée aux dangers et aux surprises. Ceci oblige les gouvernements à apporter la plus grande attention à la question agricole, en rendant accessible au plus grand nombre, la possession et la propriété de la terre : en améliorant l'adduction d'eau et l'application des techniques agricoles, et en favorisant l'organisation des producteurs, un plus grand crédit et une meilleure distribution de celui-ci.

La répartition de la terre. —

La répartition des terres constitue un des points fondamentaux du programme agraire ; cependant, nous entendons que la réforme agraire — dans un sens dynamique — réside non seulement dans la redistribution et l'amélioration des terres actuellement cultivables, mais encore dans l'exploitation de nouvelles aires en différentes régions du pays, parfois isolées par suite du manque de moyens de communication, ou bien insalubres, ou encore incultes par manque d'eau.

Après le progrès industriel surgit la concentration urbaine, et, bien souvent, nos villes se congestionnent, se heurtent à des problèmes de transports ; elles polluent l'air, engendrent les taudis et sont la cause de conditions de vie indignes.

Pour résoudre les aspects négatifs de l'excès de concentration dans des zones déterminées et, en même temps, tendre la main du progrès à des frères éloignés, pour créer des économies vraiment nationales et donner une nouvelle impulsion au développement général, il faut ouvrir de nouvelles aires à la production agricole, au cheptel et à l'industrie ; ce qui implique, à l'origine, d'importants et constants investissements d'infra-structure et complémentaires.

Ces investissements donnent naissance à l'accroissement régional, et il est difficile de séparer les aspects économiques et sociaux, pour lesquels les projets fondamentalement reproductifs doivent être accompagnés d'investissements sociaux d'hygiène, de logement, d'écoles, d'hôpitaux et autres

services. Même les travaux productifs — tels que ceux de l'énergie électrique et de l'eau potable — rentrent dans ces cas, que l'on doit considérer comme étant d'intérêt social lorsque dans certaines zones les revenus ne permettent pas aux consommateurs de payer des tarifs rentables.

Logement, éducation et services publics. —

Avec les nouvelles sources de revenus externes ajouté à de nouveaux efforts internes — ces derniers étant à la base de tout progrès réel —, nous devons reporter toute notre attention sur les problèmes de manque de locaux d'habitation, d'éducation nationale, de multiples services publics et de facilités agricoles, dont les besoins se sont accumulés de façon inquiétante et qui, pour certains pays, sont restés à l'état de projets d'ordre secondaire par rapport aux investissements dans des entreprises plus rapidement productives et aux investissements dans l'industrie, dans l'effort déployé par le secteur public en vue d'arracher l'économie à son retard séculaire et de la pousser dans la voie du développement accéléré.

Puis, parlant de la réduction des disparités de revenus et d'opportunités entre pays, ainsi que de l'expansion de la production et des échanges internationaux, le Ministre des Finances du Mexique a assuré qu'il était fondamental d'entretenir un courant de ressources des pays riches vers les pays pauvres.

Intégration économique. —

A propos d'un autre sujet inscrit à notre ordre du jour et relatif à l'intégration économique régionale, on pourrait difficilement s'expliquer le surprenant redressement d'après-guerre de l'économie européenne, sans tenir compte, d'une part, de la large aide financière des Etats-Unis d'Amérique du Nord et des efforts d'intégration économique des pays appartenant à cette aire. Je ne crois pas me tromper en affirmant que l'heure est venue pour l'Amérique Latine, d'entreprendre, sous les meilleurs auspices, une tâche similaire.

Transports et devises. —

Nous devons tenir compte de la nécessité de ressources initiales, provenant en partie de sources situées en dehors de la zone d'intégration, pour construire les nouveaux mécanismes et les mettre en mouvement. Il faut prévoir également la néces-

sité d'assurer les disponibilités de devises du reste du monde, car une proportion croissante de nos revenus provenant de l'exportation, sera réglée en monnaies de pays appartenant à la zone d'intégration, tandis que notre demande d'importations de biens de capital, plus complexes, en provenance d'aires industrielles hors zone, continuera de s'accroître.

Le développement d'un bon système de transports dans le cadre de la zone latino-américaine de libre commerce jouera un rôle significatif dans l'accroissement des échanges entre les pays-membres. Le Mexique a favorisé le renforcement de sa naissante marine marchande afin que, en étroite coordination avec d'autres flottes plus développées de pays d'Amérique du Sud, s'établisse un service continu et efficace, encourageant ventes et achats régionaux, en même temps qu'il évitera la sortie de devises de la zone à l'ensemble du groupe.

Dans le cadre de notre Continent, nos Républiques sœurs d'Amérique Centrale font, elles aussi, un sérieux effort d'intégration régionale de caractère très dynamique.

Quant au commerce international de produits de base, il est évidemment équitable que les pays aient l'occasion de gagner, essentiellement par leur travail et leur production, les devises dont ils ont besoin pour poursuivre leur développement économique et pour relever leurs conditions de vie. C'est pourquoi nous avons voulu que soient établis des prix rémunérateurs pour les matières premières sur le marché international, et que l'on supprime certaines pratiques artificielles qui disloquent les voies habituelles du commerce, au grand dam des pays moins développés. Il faut que les accords, souhaitables pour les structures de la production et de la demande, entre pays producteurs et consommateurs, interviennent dans des conditions d'expansion continue et vigoureuse du commerce mondial, et pas seulement sur la base de restrictions. A cet égard, nous soutenons les propositions tendant à ce que les pays industriels suppriment les régimes restrictifs et donnent un large accès sur leurs marchés aux pays moins développés. Parmi ces mesures, il faut soutenir aussi la création d'un *Fonds de Prêts*, compensant les effets économiques négatifs de fluctuations excessives et inutiles des prix ainsi que de la demande de produits de base les plus importants, de l'Amérique Latine.

Programmes d'investissements.

Au Mexique, la planification tend principalement à établir des programmes d'investissements du secteur public, sexennaux et annuels, dans lesquels sont pris en considération les plans et les possibilités d'investissement du secteur privé dans différents domaines, ainsi que les besoins nationaux, économiques et sociaux.

Parmi les objectifs traités par priorité dans les récents programmes, figure l'impulsion donnée au développement économique et social des diverses régions du pays, en encourageant de préférence les zones moins développées ou celles possédant d'importantes ressources naturelles, pour étendre les bénéfices du progrès et du bien-être aux secteurs qui les habitent ou pour y transplanter d'autres individus qui vivent actuellement sur des terres pauvres ou en des endroits surpeuplés.

Efforts des Gouvernements.

Les Gouvernements de la République Mexicaine ont fait de gros efforts pour créer une infrastructure susceptible de permettre le développement économique et social du pays. A travers des programmes initiés dès les années 30, le Mexique a fait un travail d'investissement qui lui a permis d'augmenter onze fois la longueur de ses routes, pour arriver au réseau actuel de plus de 45.000 kilomètres ; de construire un ensemble de barrages permettant d'irriguer vingt fois plus de terres (plus de 3 millions d'hectares, aujourd'hui). Pour l'électricité, la capacité installée a sextuplé (3 millions de kilowatts. La quantité d'acier a été multipliée par treize (plus de 1.500.000 tonnes), et celle de ciment par onze (plus de 3 millions de tonnes par an). Ce développement a été, en outre, soutenu par des amendements institutionnels de grande portée, comme la Réforme Agraire, grâce à laquelle ont été distribuées des terres labourables, des pâturages et des bois (près de 47 millions d'hectares). Sur la base de ces investissements d'infra-structure et des réformes institutionnelles, l'agriculture et l'industrie ont accru respectivement leur rendement de 223 et de 225 % au cours des vingt dernières années.

Plan National de Gouvernement.

Au Mexique, les grandes lignes d'un plan national de développement ont été définies par

le Président de la République. Notre développement général repose — entre autres facteurs — sur la Réforme Agraire, grâce à la création de nouvelles formes de possession et de propriété de la terre, ainsi que sur la reconnaissance d'autres droits sociaux. Ce développement repose également sur l'orientation des investissements publics en vue de hâter le processus de relèvement social et économique du peuple, et, enfin, en vue d'encourager et de multiplier les activités de l'investissement privé. De plus, ce développement est soutenu par l'instruction publique et la formation technique à tous les degrés, ainsi que par les systèmes de salubrité, d'assistance et de sécurité sociale, et par la modernisation du logement ouvrier.

L'équilibre entre l'agriculture et l'industrie a toujours été considéré, dans mon pays, comme une question de la plus haute importance. Le Gouvernement du Mexique est conscient de ce que, sur une population de 35 millions d'habitants, la plupart de ceux-ci — plus de 19 millions — vivent à la campagne et de la terre ; de ce chiffre édifiant, 4 millions seulement ont un revenu leur permettant un niveau de vie décent. D'où la mise en application d'un programme réaliste d'investissements, reposant sur des projets spécifiques bien étudiés, et qui tendent à relever les conditions de vie de ces 15 millions de paysans, auxquels il convient d'apporter, de toute urgence, des améliorations...

Dans mon pays, la propriété rurale est restée pratiquement répartie entre deux grandes classes de propriétaires qui se complètent dans leur action productive : les *ejidatarios* — possesseurs — et les petits propriétaires. Pour le premier groupe, nous avons environ 10 millions d'individus qui vivent du système « ejidal » (comportant aussi bien les chefs de famille que les membres de celle-ci) ; parmi ces gens, il est des groupes familiaux ayant des niveaux de vie semblables à ceux d'ouvriers bien payés, mais il y en a aussi qui, fatalement — et c'est la majorité — ont tout juste de quoi s'entretenir.

La Sécurité Sociale. —

Depuis 1955, l'Assurance Agricole Intégrale fonctionne, qui protège les *ejidatarios* et les agriculteurs contre les risques météorologiques et les fléaux frappant l'agriculture et le cheptel.

Conformément au programme philosophique et politique qui dicte nos actes, toute garantie doit être assurée, en premier lieu, à la personne humaine. Depuis 1954, le régime de la Sécurité Sociale obligatoire a été étendu aux travailleurs de la terre, en vue de les aider par des prestations médicales, de l'argent et des services sociaux.

Toutefois, il nous reste encore beaucoup à faire pour la campagne. Nos ressources sont limitées et, malgré tous nos efforts internes, les carences sont encore d'une ampleur désolante. C'est pourquoi, M. Adolfo López Mateos, Président de la République, dans son dernier rapport au Congrès de l'Union, a souligné que les ressources provenant du *Fonds Fiduciaire de Progrès Social* devaient être employées à de vastes plans nationaux ou régionaux favorisant directement les populations des campagnes, en couvrant les divers aspects de l'activité rurale.

Paix politique et stabilité économique. —

Nous sommes tous attachés à cette grande cause de la campagne mexicaine. Les ouvriers tout comme les banquiers, les industriels et les techniciens de l'agronomie, les financiers tout comme les commerçants et les entrepreneurs de transports, sont conscients de ce que la prospérité d'une nation est indivisible, que l'industrie, le commerce et les transports ne peuvent progresser sans que, simultanément, le sort de la population rurale soit amélioré de façon équilibrée. La tâche prend parfois des proportions qui paraissent extraordinaires, mais nous ne sommes pas seuls à y participer.

En effet, dans l'*Acte de Bogota*, nous avons convenu que l'accélération du progrès social et économique de l'Amérique Latine a pour objet de fournir aux peuples américains la plus belle occasion de voir relever leurs niveaux de vie. Nous avons peut-être manqué d'instruments pour parvenir à un développement intégral ; maintenant, nous avons devant nous le programme inter-américain de progrès social, lequel n'a pas moins de valeur en raison de sa portée et des possibilités qu'il ouvre, que par son sens humaniste qui confirme l'unité de l'hémisphère. De plus, cet Acte reconnaît qu'il ne saurait y avoir de liberté sans bien-être, ni de paix politique sans stabilité économique.

FINANCES PUBLIQUES ⁽¹⁾

LA politique budgétaire du Gouvernement Fédéral, pendant l'année 1960, a contribué à atteindre de plus hauts niveaux de production et d'emploi, dans le cadre de conditions adéquates de stabilité interne et avec l'extérieur.

Le régime des impôts — en particulier, ceux frappant la production et le commerce extérieur —, l'orientation des dépenses publiques et la politique de subventions, ont été des facteurs déterminants qui ont permis à l'économie nationale de résister à l'influence de facteurs externes peu favorables aux principaux produits d'exportation du Mexique.

Parmi les différentes causes ayant provoqué l'accroissement de la production en 1960, les dépenses du secteur public ont contribué à favoriser l'industrialisation du pays et à la création d'œuvres de bien-être social.

Pour leur part, les dépenses du Gouvernement Fédéral ont pu être augmentées, grâce à l'accroissement des ressources budgétaires, accroissement qui est le résultat d'une plus grande activité économique nationale et d'une meilleure gestion. Les rentrées ordinaires ont été suffisantes pour couvrir les dépenses budgétaires, ce qui a permis d'équilibrer les recettes et les dépenses pour l'année 1960. D'autres dépenses d'investissement, étrangères au budget, ont été financées par des ressources provenant des secteurs privé et bancaire.

Selon la politique qui consiste à cautionner et à protéger le Mexique, il a été décidé de payer par

anticipation la vieille dette extérieure de l'État, et l'on a procédé à l'émission de bons pour une valeur de 1.770 millions de pesos, émission qui a permis de consolider différents comptes de *Petróleos Mexicanos*.

En 1960, la politique d'encouragement à l'industrie et d'aide à d'importantes entreprises privées ayant des problèmes de prix ou de marchés, s'est poursuivie au moyen de subventions, d'exonérations et d'arrangements fiscaux. Des bases ont été fixées pour que l'industrie profite de dégrèvements d'impôts, dans le but d'encourager une meilleure localisation régionale, ainsi que l'intégration des activités productives et des opportunités d'emploi pour la population.

L'industrie minière a bénéficié de subventions automatiques et d'arrangements fiscaux. Ces derniers permettent de favoriser l'augmentation des réserves minières, grâce à de plus forts investissements dans des frais d'exploration. Il est à souligner que le Pouvoir Exécutif a obtenu l'autorisation du Congrès de l'Union, de réduire de 50% les taxes à la production et les droits à l'exportation, chaque fois que les entreprises sont constituées avec une plus forte participation de capitaux mexicains.

Recettes

Le Gouvernement Fédéral a pu accroître ses recettes budgétaires effectives de 26% par rapport à l'an dernier; celles-ci portent sur 11.591 millions

(1) Extrait du Rapport Général du Conseil d'Administration de la *Banque du Mexique*, présenté le 22 février 1961, à la XXXIX^e Assemblée Générale Ordinaire des Actionnaires.

de pesos, ce qui est satisfaisant, mais encore bien modeste eu égard à la capacité imposable du Mexique.

L'accroissement obtenu révèle non seulement une plus grande activité économique, mais encore le souci du Gouvernement d'améliorer l'administration publique et de disposer de plus fortes ressources ordinaires, sans relever les coefficients d'impôts.

La rentrée des impôts sur le revenu a augmenté de 582 millions de pesos; les taxes à la production et sur le commerce de biens et de services, de 115 millions; les taxes à l'importation, de 117 millions, et les impôts sur les bénéfices commerciaux, de 144 millions. Les impôts sur le revenu et sur les opérations financières ont été supérieurs à ceux de l'an dernier.

Les facteurs ayant influé sur l'augmentation de la perception des impôts sur le revenu ont été les plus hauts niveaux d'activités et d'utilités, supérieurs à celles de 1959 dans des branches telles que l'acier, la bière, le ciment, le montage d'automobiles, la production de l'énergie électrique et du pétrole brut. Le paiement de plus forts traitements et salaires, soit en raison de l'augmentation du temps d'emploi, soit par suite d'augmentation à titre personnel, y ont concouru également.

L'accroissement de l'activité industrielle, en particulier dans les activités ci-dessus mentionnées, constitue la base de l'augmentation constatée dans la perception des taxes à la production et sur le commerce des biens et des services industriels.

La perception de l'impôt sur les bénéfices commerciaux reflète l'augmentation du volume des ventes et le relèvement de l'indice des prix.

L'accroissement des importations, principalement de matières premières et de pièces d'automobiles, ainsi que la réduction des subventions allouées pour les ventes à l'étranger, ont relevé le rendement des impôts dans ce domaine.

Les recettes portant sur les droits à l'exportation présentent un niveau inférieur à celui de 1959, car les charges ont été réduites pour certains produits agricoles et miniers, afin de permettre aux exportateurs de mieux affronter les conditions des marchés extérieurs.

Dépenses

En 1960, les dépenses budgétaires se sont élevées à 11.414 millions de pesos, ce qui représente

une augmentation de 12,7 % par rapport à 1959. Les dépenses en compte courant se sont accrues du fait des relèvements de traitements des fonctionnaires, des frais de sécurité sociale et de prévoyance sociale, ainsi que des subventions allouées à la consommation et à l'investissement. La plus importante augmentation porte sur les dépenses à titre de services personnels : 502 millions de pesos.

Pour leur part, les frais de capital ont dépassé le niveau de 1959; ils atteignent 3.364 millions — en investissements physiques directs et en investissements indirects —, qui ont été employés à financer des travaux essentiels pour le développement. Parmi ces travaux, notons : la construction et l'entretien des routes, la construction et le rééquipement des chemins de fer, la modernisation des principaux ports de la République, des ouvrages de grande et petite irrigation, le contrôle du débit des cours d'eau, l'adduction d'eau potable et l'entretien des divers districts d'irrigation.

Le financement indirect a été opéré par le canal de certaines régies autonomes et grâce à des crédits aux particuliers pour favoriser l'agriculture, l'industrie et le commerce.

Subventions et exonérations

La politique d'encouragement et de soutien des diverses branches de l'activité nationale, au moyen de subventions et d'exonérations a favorisé les entreprises dont la situation financière réclame une aide de l'État pour résoudre leurs problèmes. Cette aide s'est manifestée principalement par des subventions (973 millions de pesos) et des arrangements fiscaux.

Dans le cadre des subventions allouées, celles concédées pour des fins de stabilisation interne des prix, ainsi que celles accordées à l'exportation, à l'importation et à l'industrie minière, sont les plus importantes.

Au cours de l'année 1960, de nombreuses exonérations d'impôts ont été accordées à de nouvelles industries produisant des lames de cuivre, du papier-journal, des grues, de l'argon liquide, des forêts, du nitrogène, des compresseurs d'air, du D.D.T., des bulbes, etc...

Investissements du secteur public.

Selon des renseignements fournis par le Ministère d'État à la Présidence, les investissements autorisés du secteur public ont atteint, en 1960,

la somme de 8.733 millions de pesos, soit 1.861 millions (27,1 %) de plus que le montant des investissements de 1959.

Les investissements des régies autonomes ont contribué principalement à cette augmentation; ces sommes étaient supérieures de 1.904 millions (61,7 %) par rapport à l'année précédente. Les investissements du District Fédéral se sont accrus de 262 millions, ceux des entreprises en participation avec l'État de 27 millions, et ceux des États, Territoires et Communes, de 16 millions.

Une part importante — 74 % — des investissements publics de l'année 1960, a été destinée à des travaux fondamentaux de développement,

représentant 15,5 % de plus qu'en 1959. Les ouvrages à des fins sociales ont été encouragés tout particulièrement; 1.841 millions (21 % du total) y ont été affectés, soit 991 millions (117 %) de plus qu'il avait été dépensé en 1959 pour ce genre de travaux.

Quant aux ouvrages fondamentaux de développement, les branches ayant eu le plus d'importance sont : l'électricité (1.455 millions); le pétrole et le gaz (1.014 millions); les chemins de fer (1.360 millions) et les routes (913 millions). Dans les ouvrages à des fins sociales, l'on relève : les services publics, urbains et ruraux, les hôpitaux et les centres d'assistance, l'enseignement et la recherche, et enfin, le logement.



Problèmes Economiques et Sociaux

par le Dr Ignacio MORONES PRIETO,
Ambassadeur du Mexique en France.

L'ambassadeur du Mexique en France, M. le Dr Ignacio Morones Prieto, a été l'hôte d'honneur de l'Association des Correspondants de Presse de l'Amérique Latine.

Répondant au Président Marceau-Dupont, qui venait de mettre l'accent sur les liens qui unissent cette Association au Mexique, l'Ambassadeur a brossé un large tableau des problèmes économiques et sociaux.

Voici les principaux passages de cette allocution :

MON point de vue n'est pas celui d'un spécialiste, mais le résultat de mon expérience en d'autres domaines : celui de la Santé Publique, celui de la vie politique de mon pays et celui des relations internationales. Je crois, cependant, qu'une telle limitation comporte certains avantages. En premier lieu, il s'agit d'observations de caractère général, basées sur le sens commun et inspirées par l'intérêt général. En second lieu, je crois qu'il n'est pas possible, à notre époque, de séparer ou d'isoler les problèmes économiques des problèmes politiques et sociaux. Tous forment un ensemble complexe; ce qui, d'une façon ou d'une autre, touche les relations économiques ne manque pas d'avoir des conséquences sociales et politiques. Et, à l'inverse : toute modification dans la structure sociale ou politique a des répercussions dans la sphère économique. Il s'agit d'activités interdépendantes. L'économie est une science sociale et politique. Parler d'économie signifie donc, nécessairement, parler de politique et de sociologie.



Il nous a été donné de vivre à une époque de crises et de changements. Crises dans les consciences et dans les institutions : changements dans les sociétés et dans la vie quotidienne des hommes. Nous avons déjà parcouru la première moitié du XX^e siècle. Si nous regardons derrière nous, nous voyons un passé qui, bien que tout proche, nous paraît révolu et lointain. La technique a transformé de façon décisive nos modes de vie. La science conquiert non seulement l'espace extérieur, le cosmos, mais elle pénètre dans des mondes qui paraissaient peut-être plus impénétrables et inaccessibles, tels que le psychisme humain et le mystère de la vie. Ces progrès scientifiques ont produit des changements d'ordre technique, économiques et sociaux, très complexes. Il ne pouvait guère en être autrement. Le progrès résout de vieux problèmes, mais il en crée d'autres. Notre civilisation doit faire face, actuellement, à des problèmes psychiques, sociaux, économiques et politiques que ne soupçonnaient même pas nos grands-parents. L'un

de ces problèmes, sans doute le plus grave, et de la solution duquel dépend peut-être notre survie, est celui de la création d'une économie d'abondance, c'est-à-dire d'une économie familiale suffisante.

La technique moderne, jointe à une utilisation plus rationnelle de l'effort humain, a réalisé ce qui, il y a cent ans, paraissait du domaine de l'impossible : une économie fondée sur l'abondance de biens de consommation et non sur leur pénurie. Au départ, seule une minorité de pays développés avait accès au bien-être; aujourd'hui, c'est une réalité qui est à la portée de la majorité. Dans certains pays, il s'agit déjà d'un fait acquis; dans d'autres, d'un idéal de réalisation imminente. La prospérité, bien sûr, n'est ni absolue ni continue. Çà et là, on trouve des exceptions, et le progrès n'est pas ininterrompu : il y a des hauts, des déviations, des détours. La tendance générale, cependant, est claire : les pays développés évoluent à un rythme très rapide vers une économie d'abondance. La prospérité sociale se transforme ainsi en la meilleure justification de nos régimes politiques : la démocratie politique est basée sur la prospérité économique. Il y a une corrélation évidente entre les institutions politiques et la réalité économique : il n'est pas de démocratie possible sans bien-être social. Avec un critère simpliste et faussement réaliste, on pourrait dire : seuls les peuples riches peuvent se payer le luxe d'avoir des institutions démocratiques. Une telle affirmation est excessive : limitons-nous donc à dire que la démocratie se réalise pleinement grâce au progrès économique et à la justice sociale. Sans une économie solide, il n'est pas d'institutions démocratiques stables; mais, de même, sans justice sociale, le progrès économique est nuisible.

Si nous tournons nos regards vers les pays que — d'une manière très vague — l'on est convenu d'appeler « sous-développés », le panorama est différent. Dans ces régions, ce n'est pas l'abondance qui règne, mais la pénurie. Et, avec la pénurie, ses inévitables conséquences politiques et sociales : l'injustice, l'inégalité, l'instabilité politique et, enfin, le cycle fatal qui va de l'oppression à l'anarchie et de l'anarchie à la dictature. Sans doute serait-ce une erreur

de croire que les convulsions qui affectent aujourd'hui plus de la moitié de l'humanité sont un symptôme de décadence. Au contraire, ces agitations, pareilles aux crises de l'adolescence, sont une preuve de vitalité. Nombre de ces peuples ont déjà fait leur entrée sur la scène mondiale. Les ignorer équivaudrait à un suicide; les transformer en amis et alliés, dans le respect mutuel de la souveraineté et de l'indépendance est une nécessité vitale. Présenté sous une forme plus simple, le dilemme est clair : l'un de ses termes est la catastrophe mondiale; l'autre, la paix, par la voie de l'abondance et de la démocratie.

On dit, non sans une certaine légèreté, que l'Amérique Latine est un continent « sous-développé ». En réalité, on ne peut appliquer à presque aucun des pays latino-américains la dénomination de « sous-développé ». Il ne serait pas davantage exact de dire qu'il s'agit de pays « développés », dans le sens où peuvent l'être les pays d'Europe Occidentale. Des pays, plutôt en voie de développement, qui sont déjà entrés pleinement dans la vie moderne et qui, en général, se trouvent face au problème d'équilibrer deux facteurs de signes contraires : pour une part, pour se développer pleinement, il leur faut augmenter la consommation nationale; d'autre part, pour augmenter la consommation, il leur faut accélérer leur développement. Le problème n'est pas seulement économique, mais aussi social et politique. L'accroissement démographique peut se transformer en un facteur explosif, avec des conséquences néfastes, tant sociales que politiques, si le développement économique est lent et ne se traduit pas par une prospérité générale. Je ne m'étendrai pas sur ce point. Le phénomène a été étudié par nos économistes et nos sociologues, qui ont déjà mis au point les solutions et les remèdes. Je crois que nous sommes passés du terrain de laboratoire à l'action, de la théorie à la pratique. Mais, indépendamment des moyens adoptés par chaque nation, il est clair que ce problème a un aspect international, tant du point de vue économique que politique.

Continent en processus de développement, l'Amérique Latine doit, en premier lieu, accélérer le rythme de

sa capitalisation intérieure. Qu'est-ce à dire, en termes de commerce international ? En premier lieu, qu'il faut que cesse le déséquilibre entre les prix des matières premières et ceux des produits manufacturés. Ce déséquilibre — de toutes façons injuste — est l'un des obstacles fondamentaux auxquels doivent faire face les nations latino-américaines. Il n'est pas possible de tracer des plans de progrès économique ni d'entreprendre une action continue et cohérente, alors que les prix de nos matières premières sont sujets à des oscillations imprévues. Il ne suffit pas, cependant, de stabiliser les prix; il est indispensable, également, qu'il y ait une proportion plus juste entre ce que l'on nous paie pour un produit de base et ce que nous payons pour un objet manufacturé. Les programmes d'aide économique, pour aussi vastes qu'ils soient, se révèlent insuffisants si ce premier problème n'est pas d'abord résolu. Ces programmes, dans le meilleur des cas, viendraient seulement compenser les pertes que nous subissons par suite de la baisse subite de tel ou tel produit.

La création d'un marché des prix justes et stables n'est pourtant qu'un premier pas. De plus, nous avons besoin de capitaux et d'assistance technique. Pour ce qui est du premier point, le Mexique donne la priorité au capital public; que ce soit par le canal d'accords inter-gouvernementaux ou par ceux des Nations Unies, de l'Organisation des États Américains et de leurs Institutions spécialisées. Les raisons d'une telle préférence sont évidentes. D'une part, nous croyons que le capital privé ne s'intéresse généralement pas à des entreprises de bien-être social ou à des œuvres destinées à créer la substructure économique, car il s'agit d'investissements coûteux, aux effets lents et qui produisent un faible intérêt; d'autre part, nous pensons que les Nations Unies et le système inter-américain sont les organes appropriés — comme le dit la Charte de l'une ou de l'autre de ces Institutions — pour promouvoir, dans la sphère mondiale et régionale, la prospérité des peuples.

Nous considérons qu'il est de première importance de conclure des accords bilatéraux avec les pays amis. Ces accords peuvent intervenir entre les gouvernements ou entre les institutions politiques. Dans ce

sens, notre expérience avec la France a été particulièrement satisfaisante. Je citerai comme de brillants exemples de collaboration franco-mexicaine : l'accord entre la DINA de Mexico et la Régie Renault de France; la construction de la fabrique de fertilisants de Monclova; le chemin de fer Chihuahua-Pacifique et la Centrale Électrique d'Infiernillo, œuvres qui sont en cours de réalisation avec le concours de l'Électricité de France.

Les investissements privés constituent, également, un puissant et indispensable facteur de progrès. Pour des raisons évidentes, le Mexique préfère des investissements indirects. De ce point de vue, également, la collaboration franco-mexicaine a été féconde. Qu'il suffise de citer les accords entre PEMEX-Petróleos Mexicanos — la Commission Fédérale de l'Électricité et un consortium de banques françaises. Comme on sait, ce consortium a fait un investissement indirect de 170 millions de dollars, pour soutenir des projets autres que celui de PEMEX. Mais, je n'ai pas l'intention de m'étendre sur ces thèmes d'intérêt exclusivement économique, sinon de souligner que ce que l'on réalise au Mexique, en matière de développement économique, bien que n'ayant pas le caractère spectaculaire de certains régimes, offre un exemple digne de méditation. Pour le Mexique, le chemin du progrès économique est, en même temps, le chemin de la démocratie, de l'indépendance nationale et de la coopération internationale. A mon sens, c'est là la réponse qui doit être donnée au problème de notre époque : l'extension de l'économie de l'abondance aux régions en voie de développement et à celles « sous-développées ».

Par tradition, culture et histoire, le Mexique a une profonde affinité avec la France. La culture française a exercé son influence sur nos institutions politiques et sur notre vie spirituelle. Français et Mexicains appartiennent à la même communauté historique et à la même famille culturelle. On peut dire la même chose des autres pays frères de l'Amérique Latine. Cette vaste communauté historique peut se transformer en une prospère association économique et en une puissante communauté démocratique.



Danse Aztèque

Le Ballet National

Le Ballet National Folklorique du Mexique, nage de l'Institut National des Beaux-Arts de Amalia Hernandez, a obtenu le diplôme par étant le meilleur ensemble folklorique de la laires.

Cette récompense lui a été décernée par le la recherche et les échanges culturels, lequel lectuels de 28 Nations.

Le Point de vue d'Amalia Hernandez

1^o Mon ballet est un ballet « mexicain ». J'entends par là qu'il s'agit d'embrasser tous les aspects du Mexique.

2^o Le Mexique n'est pas seulement le folklore, c'est aussi l'histoire, les traditions, les légendes, les mythes, les coutumes ainsi qu'une personnalité passée et présente, qui le distingue des autres peuples.

Dans le cadre de mon programme, le ballet aztèque est un ballet basé sur une reconstitution (notamment sur les récits du Père Sahagún).

« La Révolution » est un ballet de mœurs, basé sur une époque de luttes sociales vécues par le Mexique.

« L'Isthme de Tehuantepec », la « Jarana », les « Quetzales », « Veracruz », sont des ballets folkloriques.

« Tonanzintla » est un ballet basé sur le style de figures baroques exprimant une personnalité indigène.

Parmi les nouveaux ballets, le « Maya » est basé sur une légende de la création du monde (légende maya).

J'essaie de conserver à tous ces ballets une personnalité, un caractère mexicain, avec l'idée de créer un spectacle moderne, c'est-à-dire en employant les techniques de la chorégraphie, de la mise en scène et de l'éclairage, qui nous permettent de développer ces idées et de transmettre au public leur sens et leur émotion.

Quand il sort de son lieu d'origine, le folklore cesse d'être folklore; aussi doit-on le prendre comme source d'inspiration, en le développant en vue de créer un spectacle.

Le folklore est une fête. La fête est pour que ceux qui dansent et chantent, se divertissent. Le théâtre a pour objet de transmettre une émotion qui doit capter l'attention du spectateur; pour parvenir à cette transmission, les techniques du spectacle sont nécessaires.

Ma compagnie étudie le ballet classique pour la précision des mouvements et de la technique moderne, pour le dynamisme dans l'expression et la technique du « zapateado ».

Folklorique du Mexique

présenté au Théâtre des Nations, sous le patronage de Mexico et la direction de la chorégraphe le quel ce corps de ballet est reconnu comme saison 1961, pour ses chants et danses populaires.

Cercle International de la Jeune Critique pour est composé de journalistes, artistes et intellectuels.

La mise en scène tend à suggérer et à créer une ambiance sans distraire l'attention portée sur les danses.

Les costumes empruntent au folklore et aux diverses époques, ce qu'ils ont de plus caractéristique et de plus théâtral.

La musique est absolument authentique, sans aucune modification mélodique ou de caractère rythmique, la musique mexicaine ayant une élévation et une variété inégalables. Les arrangements ne sont que des coupures dans la durée.

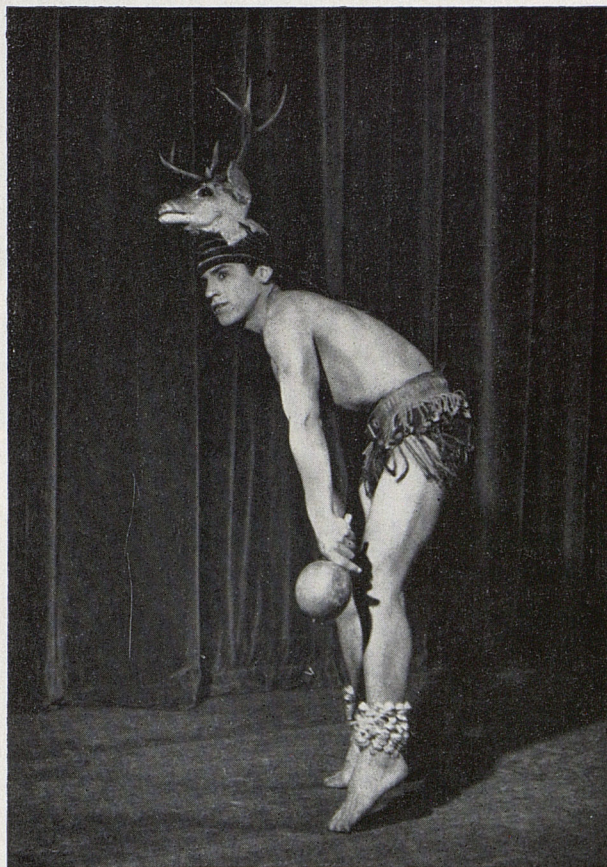
Pour arriver à développer toutes ces sources et à créer une « œuvre d'art », tout dépend du talent du chorégraphe, de sa capacité à adapter une ambiance, une émotion, et à la faire partager par le public. Plus qu'à la transmission d'idées, de traités culturels ou de thèses sur l'authenticité folklorique, il faut parvenir à faire éprouver une émotion au public.

L'artiste qui crée, avance d'instinct vers la science ; il invente grâce à son imagination. Comme je le disais, ce qui importe, c'est de créer avec de la vie, avec dynamisme, imagination et émotion. Les sources de création sont infinies ; ce qu'il faut trouver, c'est le talent pour créer.



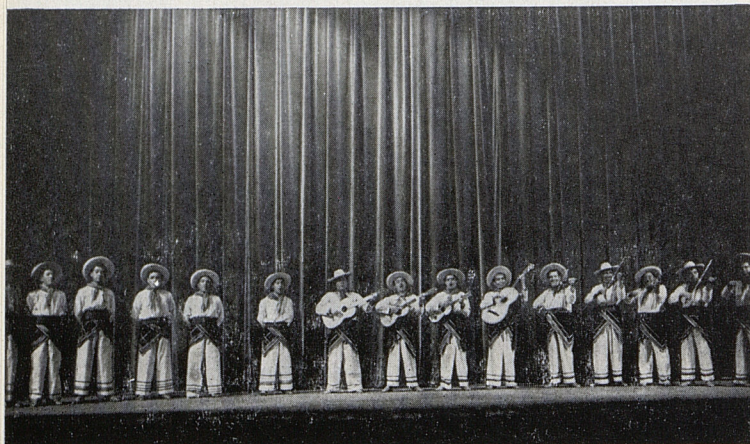
Amalia Hernandez

La danse du Chevreuil





Fête à Veracruz - La Bamba



«Sones» au Michoacan



"L'Isthme de Tehuantepec"

La Danse des Quetzales



Ce que dit la Presse à propos du Ballet

Le *Ballet National Folklorique du Mexique* a formé son répertoire selon un critère artistique qui tient compte des trois aspects essentiels de la culture de ce pays. Il présente quelques-uns des plus beaux échantillons de la musique et de la danse préhispaniques, créoles et modernes. Ces aspects correspondent aux trois grandes étapes historiques du Mexique et nous donnent la physionomie entière d'un peuple dans la formation duquel des éléments culturels, riches et divers, sont intervenus.

Epuré et mis à leur véritable niveau quelques-unes de ces créations populaires, a été le propos d'Amalia Hernandez, danseuse chorégraphe. Celle-ci a consacré tous ses efforts et son talent à l'épanouissement de la danse mexicaine.

Dès son arrivée en Europe, le Ballet a attiré l'attention de la critique. Nous donnons ci-après, quelques-unes des opinions émises dans la presse parisienne.

Dans « l'Express », Christine de Rivoyre s'exprime en ces termes :

« ...Parlons maintenant du Mexique. La troupe qui nous a été présentée vient du Théâtre des Beaux-Arts de Mexico. Elle a été fondée il y a sept ans par une étonnante petite métisse du nom de Amalia Hernandez. Elle comprend quatre-vingt-deux danseurs et musiciens et elle pourrait donner des leçons à toutes les troupes du monde. Des filles ravissantes, des garçons vifs comme la foudre, des costumes éblouissants, des dentelles comme s'il en pleuvait et des océans de plumes, un folklore bien poncé et nettoyé, remoulé dans une optique chorégraphique moderne, des enchaînements dignes des Zieffields Follies ou du Casino de Paris au temps de Mistinguett : peut-on demander mieux, plus distrayant, plus professionnel ?... »

De son côté, Claude Sarraute, dans « Le Monde », écrit :

« Il arrive qu'au théâtre on songe au cinéma. C'est souvent le cas à Sarah-Bernhardt. Tout au long de cette soirée, je cherchais à évoquer les souvenirs que m'ont laissés « Racines » et « Tempête sur le Mexique ».

« J'eusse aimé pouvoir situer dans le cadre qui les a suscités, façonnés, ces gestes et ces pas, ces couleurs et ces voix. Tout stylisé qu'il soit, un spectacle de danses populaires ou régionales, c'est un peu une invitation au voyage. Pourquoi ne pas la compléter par l'image ? Il y aurait là, je crois, une formule à trouver. Celle du documentaire — court, bien sûr — projeté en guise de lever de rideau, serait peut-être à retenir. Sans nuire aux vertus artistiques de ces manifestations, elle en soulignerait utilement l'aspect didactique.

Et puis, elle réglerait une fois pour toutes la question si délicate des décors. Toiles de fond ou rideaux noirs ? Le « Ballet National Mexicain » opérerait plutôt pour les seconds. De quoi l'on ne peut que le féliciter. Comme de tout le reste d'ailleurs. Pas une fausse note, pas un temps mort dans cette suite de danses rituelles ou profanes. Il était audacieux de les marier tant elles sont contrastées. Le mariage, cependant, est heureux.

« Ces cérémonies aztèques que les chroniqueurs de la conquête espagnole ont décrites, dont les fresques d'Uxactun ou de Bonampak, ont conservé pour nous l'image prisonnière, on les a reconstituées avec des scrupules, des soins infinis. Il arrive aussi que le passé se conjugue au présent : héritage pieusement préservé de tout métissage par la tribu aborigène des Yaquis. Célébrés aujourd'hui encore, leurs rites propiciatoires nous donnent un exemple vécu de « magie imitative ». Ainsi de la danse du chevreuil de Sonora, incarnation haletante, frémissante de la bête aux abois.

« A épinglez également ces « corridos », ces polkas de l'époque révolutionnaire (celle de 1910), vivants dagueréo types fixant la fugitive vision de femmes



Les Fils du Soleil
Danses rituelles des Aztèques

en armes, de « soldaderas » aux fronts hardis. Ces femmes — ravissantes, soit dit en passant — nous les retrouverons en robes à volants de dentelle blanche martelant les planches d'un talon de virtuose, aux rythmes de la guaca-maya et du zapateado hispanique. Et puis, pêle-mêle, images trop brèves de ce kaléidoscope affolé, les « quetzals » précolombiens de Puebla, sorte de paons hiératiques qui déploient sur leurs fronts l'éventail géant de plumes artistiquement travaillées : une noce à Tehuantepec, jeunes

"La Révolution"





Noce "Tehuana"

filles porteuses d'offrandes, paniers de fleurs et de fruits, lentes glissades que berce le glouglou des xylophones.

« Il faudrait tout citer, tout retenir, sans oublier les voix simples et naturelles s'échappant de dessous les sombreros ensoleillés des guitaristes sagement alignés... »

Sous le titre « Le rouge et le noir », le quotidien « La Croix » estime :

« ...Les Mexicains n'ont pas voulu, semble-t-il, se montrer pédants ni abuser du passé historique de leur pays. Bien sûr ils nous donnent un aperçu des danses aztèques (un tantinet modernisées) avec les Fils du Soleil, et de l'Amérique précolombienne en général, en nous montrant les quetzales de Puebla, quand ce ne serait que pour faire admirer de riches costumes ou les immenses coiffures colorées évoquant la roue du paon. Mais la plupart se rapportent à la période plus récente où le Mexique fut assimilé par l'Espagne, et ce sont des danses exécutées pieds nus, exquises de légèreté, de rapidité, d'un rythme toujours soutenu, telles la musique ancienne de Michoacan ou les zapateados de Vera-

cruz. Il n'est pas jusqu'à la Révolution de 1910 qui n'ait sa place au programme. Alors, voici la révolution qui se fait sous le signe de romantiques mélodies, de polkas insouciantes, d'éclairages savants, et dont les fusils servent d'accessoires aux femmes qui les brandissent avec conviction... »

Nicole Hirsch, dans « France-Soir », disait :

« C'est sans doute le spectacle le plus coloré, le plus vivant, le plus complet, le plus réussi en un mot que nous ayons vu jusqu'à présent... »

Et P. Thévenon, dans « Paris-Presse », ajoutait : « Le programme comporte dix ballets. On voudrait en voir douze, quinze, on aimerait ne pas quitter le théâtre et regarder ces Mexicains danser jusqu'au petit jour. »

Pour conclure, Gilbert Bloch, dans « L'Humanité », envisageait : « Il se pourrait bien que le Ballet National folklorique du Mexique constitue le clou de la saison 61 du Théâtre des Nations... »

Et le Jury s'est rangé à ce critère, quand il a délivré au Ballet son diplôme d'honneur, réservé au meilleur ensemble folklorique pour son spectacle de chants et danses populaires.

« Sonajero »



Livres mexicains récemment traduits

“ Demain la Tempête ”

par Agustín YÁÑEZ

Marcel Brion écrit dans « Le Monde » :

« Lorsque Carlo Coccioli nous présente « Demain la tempête », comme « le plus beau roman sur le Mexique, qui ait été écrit par un Mexicain », et comme la description la plus authentique du Mexique « parce que l'homme, avant d'y être Mexicain, y est homme », il marque fort exactement les qualités majeures de ce livre sombre et grave, que n'égaie aucune recherche de pittoresque, et d'où est banni, assez austèrement même, tout ce qui relèverait du folklore ou de la couleur locale.

« La tonalité générale du livre est celle de ce gris-brunâtre de la terre dans les Altos de la province de Jalisco ; il en émane une grandeur triste, monumentale en même temps, qui est aussi celle du style d'Agustín Yañez, et une fascination qui captive le lecteur tout au long du roman. Dans cette description d'une petite société de montagnards dont les traditions immuables constituent la structure, l'ossature de leur vie, les changements de mœurs et de pensées sont presque imperceptibles et les dernières ondes des grands événements politiques qui agitent l'ensemble du pays n'y arrivent qu'avec la ténuité amortie d'échos assourdis.

« Nous sommes loin, ici, du Mexique conventionnel,



et plus près, probablement, de l'âme secrète de la terre avec laquelle les personnages font corps, comme s'ils étaient eux-mêmes pétris de terre. Les générations se succèdent, les familles s'amenuisent et s'éteignent, mais la non-persistance des hommes n'entame pas la durée des choses, la permanence de la vie tellurique.

(1) Éditions PLON, Collections Feux Croisés - “ Ames et Terres Étrangères ”.

« Il existe, dans la littérature mexicaine actuelle, peu d'œuvres aussi attachantes et aussi authentiques que celle-ci. »

D'autre part, nous lisons dans « Le Nouveau Candide », sous le sigle M.C.B. :

« Un Mexicain qui parle de son pays sans se draper dans les oripeaux de la couleur locale ; pas de cactus, de mariachis ni de chapeau de paille. Agustin Yañez a placé son histoire juste avant la révolution mexicaine dans un petit bourg montagnard.

« Le clergé y est tout puissant et écrase les villageois sous un catholicisme moyenâgeux et farouche. Les femmes, toujours vêtues de noir, voient des péchés de concupiscence partout, les hommes participent aux exercices spirituels, se flagellent et se repentent.

« Derrière un paravent de formalisme, les ardeurs, les passions, les peurs, les hargnes fermentent et bouillonnent. De temps en temps, des drames, des meurtres jaillissent sous ce ciel d'orage jusqu'à ce qu'éclate la révolution de Madero, qui va bouleverser le Mexique... »

Reprenant la préface de cet ouvrage, « La Gazette de Liège » s'exprime en ces termes :

« Dans le sens d'universalité et d'humanité, « Demain la tempête » proclame dans la préface qu'il lui a consacrée, M. Carlo Coccioli, qui écrit : « Agustin Yañez nous oblige à participer, que nous le voulions ou non, à la vie d'un village inconnu, sans nom, qui est cependant un monde à lui seul. Une société intravertie, farouchement attachée à son catholicisme moyen-âgeux comme à une croix, un catholicisme non inconséquent, dans lequel je retrouve, en dépit des apparences atroces, une dimension acceptable et respectable de la foi religieuse. Ardeurs réprimées, espoirs impossibles. Ce sont des hommes et des femmes qui, étant un cri, osent à peine murmurer. Rongés par la

flamme, ils vous donnent l'impression de la glace ; mais quand la glace qui les abrite se fond, la clameur est plus déchirante que n'importe quel cri. Cela constitue un Mexique différent de toutes les images du Mexique que l'ignorance ou les préjugés nous ont fait accueillir ; et c'est le Mexique le plus authentique parce que l'homme, avant d'y être Mexicain, y est homme. »

Et Jacqueline van Gerdinge, dans « Lumière », de Toulon, émet cette opinion :

« ...A travers la traduction, la façon si particulière de s'exprimer de Yañez transparait nettement, dans un style dense, touffu, riche, descriptif et profond, d'une précision et d'une netteté parfaites. Chaque personnage, chaque caractère, se détache de la fresque colorée, « diabolique », pour prendre un dur relief... »

Quant à Joseph Bertrand, dans « Le Phare Dimanche » de Bruxelles, celui-ci termine sa critique sur ces mots :

« Quoi qu'il en soit, Agustin Yañez fouille dans son roman un univers étrangement fascinant, où la foi, l'orgueil, la passion et le désir se mêlent en un amalgame de plaintes et de résignations torturées, et communiquent aux corps et aux âmes une exaltation grandiose, délirante et cruelle. « Demain, la tempête » est un immense flamboiement baroque. L'opération littéraire, à travers un style volontiers ramassé, laconique, heurté même, mais intense et expressif, est celle d'une magie, d'un envoûtement. Ce roman est une œuvre brûlante, la chronique vivante d'un incendie intérieur. Un livre, en effet, qui nous donne du Mexique une image à la mesure de ses ferveurs tourmentées. »

Et le critique littéraire du « Progrès de Lyon » conclut :

« L'étude est fouillée et attachante. Mais Agustin Yañez a aussi écrit son livre avec le cœur et les mots d'un poète, et c'est un très beau et très grand récit humain ».

“ Les Poésies Mexicaines ” (1)

Choix et préface par Jean-Clarence LAMBERT

« ...Ici, sans doute, devons-nous expliquer le plan de l'ouvrage. Il observe deux grandes divisions : d'abord la poésie indienne, précortésienne ; puis la poésie d'après le XVI^e siècle, quand fut imposée au Mexique cette langue d'une autre planète, l'espagnol. Cette première partition, toutefois, se révéla encore insuffisante, et le pluriel des poésies mexicaines exigea d'être fractionné avant. En effet, la première poésie, celle du Mexique ancien, s'est incarnée dans deux langues principales, absolument étrangères l'une de l'autre : le maya et le nàhuatl, l'une étant la langue de la civilisation du sud, l'autre, celle de la civilisation du nord. Les chronologies approximatives donnent l'antériorité aux Mayas, le nàhuatl ne s'étant sans doute imposé qu'avec l'empire aztèque. Mais les Aztèques eux-mêmes héritèrent d'une civilisation indéfinie, dénommée tolèque, originaire de l'altiplane, elle aussi, et qui se déversa, à certaine époque, dans le creuset maya...

En d'autres termes, toute autre classification que linguistique, vu l'extrême imprécision chronologique, était exclue. Mais la classification par langue était aussi une classification par aire culturelle. On en est donc venu à distinguer deux corps de poésie pour l'ancien Mexique : celui de l'empire aztèque, et celui de l'empire maya. D'autre part, étant donné la rareté des documents mayas, détruits, dans leur majorité, par les évêques espagnols, nous avons mis en première place, la poésie nàhuatl, étudiée de nos jours par une brillante école de savants. Certes, les textes présentés datent tous du XV^e ou du XVI^e siècles, longtemps après la disparition de la culture maya ; mais on imagine que leur origine remonte quand même fort en arrière : certains d'entre eux demeurent fidèles au chant tolèque...

La poésie maya, qui devait être l'expression d'une des plus admirables créations de l'homme sur notre terre, n'existe pour nous que sous forme de quelques traditions recueillies longtemps après la Conquête. Traditions moribondes, et dont c'était le dernier souffle et souvenir... Enfin une autre langue, de l'altiplane centrale à nouveau, a donné naissance à une poésie suffisamment originale pour qu'on la prenne en considération : l'otomi ; mais elle est à peine étudiée. On en trouvera quelques exemples.

Ainsi, pour le Mexique indien, nous avons trois poésies d'inégale expansion ; — mais c'est sans doute l'infime partie de ce que dut produire une suite culturelle qui se déploie sur trois millénaires au moins, et qui comprend plus de cinq cents langues ou dialectes.

Et puis vint la Conquête, et les élites mexicaines adoptèrent la langue des conquérants. Cette seconde partie a demandé, elle aussi, à être divisée. Ici, les raisons sont tout autres, et d'ordre purement historique, cette fois — voire rhétorique ! Avec la poésie mexicaine de langue espagnole, nous entrons en terrain connu e', nous pouvons reprendre nos vieilles habitudes d'analyse. Cette analyse, justement, nous fait distinguer une poésie mexicaine liée organiquement à la poésie d'Espagne (jusqu'à la fin du XVII^e siècle), et une poésie mexicaine indépendante, écrite dans une langue qui n'est plus tout à fait l'espagnol européen (depuis la fin du XIX^e siècle). Or, il se trouve que cette dernière poésie mexicaine est aussi redécouverte du passé indien ; elle marque donc la naissance d'une nation nouvelle, et nouvelle par son ancienneté même...».

(1) Éditions SEGHERS - Collection Mélior.

Deux peintres mexicains exposent à Paris

Pedro CORONEL

à la Galerie « Le point Cardinal »



« Encoignures de Sommeil »

Pedro Coronel est né à Zacatecas, ville du Nord du Mexique, le 25 mai 1923. Il vient de bonne heure à Mexico où, dès 1940, il suit les cours de l'école de peinture « La Esmeralda ». En 1946, Pedro Coronel part pour la France, passant par les États-Unis; il vit à Paris, y noue des amitiés, et visite la Provence. A deux reprises, Pedro Coronel revient à Paris et se rend en Italie, en Espagne, en Afrique du Nord; son quatrième voyage en Europe date de l'été 1960, et, depuis cette époque, Pedro Coronel travaille à Paris.

La première exposition de Pedro Coronel a lieu à Mexico en 1956 à la Galerie Proteo; nouvelle exposition en 1957 au Salon de la Plastique Mexicaine, au Centre Israélite, et à l'Institut Français d'Amérique Latine. En 1959, Pedro Coronel expose à Paris en même temps que d'autres artistes mexicains, à la Biennale des jeunes peintres. En 1960, le Musée National d'Art Moderne de Mexico présente les oeuvres de Pedro Coronel. Celui-ci s'est vu décerner le « Prix José Clemente Orozco » à la II^e Biennale Inter-américaine de Mexico.

Alberto GIRONELLA

à la Galerie et Cinéma d'art « Le Ranelagh »

Alberto Gironella est né à Mexico, le 26 septembre 1929. Depuis l'âge de quinze ans, il se consacre à la peinture et il a exposé dans divers pays, notamment en France : à Lyon, Lille et Bordeaux, ainsi qu'au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, avec le « Salon Comparaisons ».

Un des prix réservés aux exposants étrangers avait été attribué à Alberto Gironella, lors de la Première Biennale de Paris (1959). Pour l'exposition « Solstice de l'Image », organisée à la Galerie « Le Ranelagh », par le Mouvement Surréaliste et le Mouvement « Phases », Gironella a présenté « La Reine Marianne » — transfiguration et mort de cette reine — (huile et fragments sur toile et bois - 200 x 115).



Transfiguration et mort
de la Reine Marianne

Les articles contenus dans cette publication engagent la seule responsabilité de leurs auteurs.

La reproduction partielle ou intégrale de tous nos articles et informations reste autorisée à condition qu'en soit indiquée la provenance.

Directeur de la publication : A. Garcia Formenti.

Dépôt légal en 1961 (3^e rim.)

Impr. H. Diéval
57, rue de Seine
PARIS (VI^e)

